

Homélie 20 ans de sacerdoce Père Ludovic Serre Très Saint Sacrement

Frères et sœurs en Christ, mes chers parents, chère famille, chers amis, mes chers enfants,

Permettez-moi, en ce jour un peu particulier, de commencer par un aveu : je ne suis pas tout à fait à l'aise pour prêcher sur ma propre vie. Ce serait trop facile de se raconter en héros, ou trop complaisant de se dépeindre en martyr. Alors je vais essayer de faire autre chose. Je vais essayer de vous parler non pas de moi, mais de ce que Dieu a fait — en moi, malgré moi, parfois à mon insu. Et je vais essayer de le faire avec vérité. Parce que vingt ans de sacerdoce dans la fidélité m'ont appris au moins cela : que les hommes n'ont pas besoin de prêtres lisses. Ils ont besoin de prêtres vrais. Il y a vingt ans, je me suis avancé vers l'autel de la cathédrale de Nanterre, les mains vides et le cœur plein. Je n'apportais rien d'autre que moi-même — mes pauvretés, mes peurs, et une réponse murmurée à une voix plus grande que moi.

« Souviens-toi de la longue marche que tu as faite pendant quarante années dans le désert ; le Seigneur ton Dieu te l'a imposée pour te faire passer par la pauvreté ; il voulait t'éprouver et savoir ce que tu as dans le cœur : »

Ces mots de Moïse au peuple d'Israël, je les entends aujourd'hui comme s'ils m'étaient adressés personnellement. Parce que la longue marche a commencé il y a 20 ans au jour de mon ordination. Cette marche continuera et l'avenir nous dira sous quelle forme. Ces années qui se sont déroulées ont été marquées par des doutes silencieux. Des nuits où la prière semblait heurter un mur de pierre. Des moments où l'on donne sans sentir qu'on reçoit, où l'on console sans être consolé, où l'on annonce une espérance que l'on doit recommencer chaque matin à choisir soi-même.

Et puis il y a eu les déserts que je n'avais pas prévus.

Il y a eu la mort d'un ami. Un frère prêtre, Jean-Baptiste, avec qui j'avais partagé les premières années du ministère, les doutes du début, les rires aussi, cette fraternité particulière qui naît entre ceux qui ont dit oui au même appel. Il s'est donné la mort. Je ne sais pas encore très bien comment porter cela. Je ne suis pas sûr qu'on apprenne vraiment à le porter — on apprend plutôt à marcher avec ce poids, à ne pas faire semblant qu'il n'est pas là. Ce que je sais, c'est que sa mort a brisé quelque chose que je ne cherche plus à reconstituer à l'identique. Elle m'a appris que le sacerdoce ne protège pas de la nuit intérieure. Que l'homme consacré reste un homme entier — avec ses abîmes, ses détresses que les autres ne voient pas toujours, ses solitudes qui peuvent devenir dangereuses quand elles restent trop longtemps sans nom.

Je pense à lui aujourd'hui. Je lui offre cette messe. Et je veux dire à ceux parmi vous qui portent en secret une nuit trop lourde : parlez. Parlez à quelqu'un. Le silence peut tuer — je l'ai appris à mes dépens. L'Église a besoin de prêtres vivants, et le monde a besoin d'hommes et de femmes qui osent dire quand ils ne vont pas bien.

"Celui qui mange ma chair et boit mon sang demeure en moi, et moi, je demeure en lui."

Je garde ce verset pour les jours sombres. Parce qu'il dit que la demeure est mutuelle, permanente, et qu'elle ne dépend pas de notre capacité à la ressentir. Jean-Baptiste demeure dans le Christ. Cette certitude — fragile, priée, parfois arrachée — c'est tout ce que j'ai à offrir à sa mémoire. Et c'est peut-être assez.

Mais le désert n'est pas toute l'histoire. Loin de là. Et ce soir, je voudrais surtout vous parler de la joie.

Parce qu'il y a eu Chaville.

Douze ans à Chaville. Douze ans dans cette paroisse qui est devenue une famille. Je ne sais pas si vous mesurez ce que représente pour un prêtre le fait de s'enraciner quelque part, de voir grandir les enfants qu'il a baptisés, de connaître les noms de toutes les petites dames, d'être reconnu dans la rue par un gamin qui vous crie "Bonjour mon père !" avec cette familiarité sans façon qui est l'une des plus belles grâces du ministère paroissial. Chaville m'a appris que la foi ne se transmet pas dans les grands discours. Elle se transmet dans les petites fidélités — la messe du matin, le catéchisme des enfants qui posent des questions auxquelles je n'avais pas de réponse et qui m'obligeaient à retourner prier, les repas partagés après les fêtes paroissiales où l'on refait le monde et où l'on sent, vraiment, que l'Église est vivante et qu'une communauté paroissiale peut aimer ses prêtres, oui c'est possible !

Il y a eu des familles qui sont devenues des repères, et nombre de ces familles sont présentes aujourd'hui. Des visages que je porte encore dans ma prière, jour après jour. Des catéchumènes dont j'ai accompagné le chemin hésitant vers le baptême, et dont la joie le soir de la Vigile pascale valait toutes les homélies du monde. Il y a eu des deuils partagés, des crises traversées ensemble, des réconciliations auxquelles je n'aurais pas cru. Douze ans à Chaville, c'est une vie entière dans la vie, c'est une action de grâce permanente.

"Il envoie sa parole sur la terre : rapide, son verbe la parcourt."

Ce verset du psaume, je le relis avec les visages de Chaville en tête. La Parole court plus vite qu'on ne le croit. Elle atterrit là où on ne l'attend pas. Elle fait son chemin dans des cœurs que l'on pensait fermés. Il m'a fallu du temps pour cesser de vouloir en mesurer les effets, et simplement lui faire confiance.

Et puis il y a eu le Japon.

Deux années hors du temps. Deux années dans un pays où le christianisme est une minorité si discrète qu'elle tient parfois dans une toute petite chapelle, au milieu d'une ville de plusieurs millions d'habitants qui n'ont jamais croisé un prêtre. Le Japon m'a décentré d'une façon que je n'avais pas anticipée. Là-bas, on ne vous reconnaît pas dans la rue. Là-bas, vous n'êtes pas le curé du coin — vous êtes un étranger, un « Gaijin », porteur d'une foi que vos interlocuteurs regardent avec une curiosité polie et une distance bienveillante. Cela oblige à se demander : qu'est-ce que j'annonce, au fond ? Qu'est-ce qui est universel dans ce que je porte ? Et cette question, posée dans le silence d'une culture si différente, si belle aussi, a été l'une des plus fécondes de ma vie sacerdotale.

J'ai appris là-bas une forme d'humilité. Celle d'être petit, inconnu, inutile en apparence — et de découvrir que c'est souvent dans cette inutilité-là que Dieu travaille le mieux. J'ai célébré des messes devant des communautés minuscules avec une belle ferveur. J'ai reçu d'un peuple qui ne partageait pas ma foi une leçon de dignité, de silence, de présence à l'instant, qui a irrigué ma prière jusqu'à aujourd'hui.

Ces deux années ont été écourtées. Les circonstances complexes m'ont ramené en France avant l'heure prévue. Je ne vais pas entrer dans les détails, je dirai seulement que ce retour contraint a été un désert supplémentaire, comme un choc en arrivant à Sceaux. Faire le deuil d'une culture et devoir recommencer, sans avoir eu le sentiment d'avoir terminé, où l'on met du temps à discerner ce que Dieu cache à l'intérieur d'une histoire inachevée.

Mais — *"pour que tu saches que l'homme ne vit pas seulement de pain"* — c'est précisément dans ce retour que j'ai redécouvert quelque chose d'essentiel : je n'étais pas seul.

Ceux qui étaient ici en France continuaient à prier pour moi et à me porter dans la mission et ceux qui sont restés là bas, ont pris le relais.

Et c'est ici que je dois m'arrêter pour dire merci. Un merci qui ne ressemble pas à une formule de politesse — un merci qui vient du fond du cœur.

Il y a les amis qui ont été là lors des crises. Vous vous reconnaissez. Je ne dirai pas vos noms mais je veux que vous sachiez que ces moments où vous avez accepté une invitation, où vous êtes venus sans poser de questions, où vous avez simplement été présents dans le silence quand je n'avais plus de mots ou parfois trop de mots, ces moments-là m'ont maintenu debout et continuent de le faire. Un prêtre a besoin d'amis. De vrais amis — pas des admirateurs, pas des paroissiens en admiration, mais des personnes qui vous connaissent, qui savent vos faiblesses et qui restent quand même. J'ai cette grâce. Elle m'a sauvé plus d'une fois.

Il y a ma famille, ceux qui sont là aujourd'hui comme hier, mes parents bien sûr, ceux qui m'ont vu partir avec une fierté mêlée d'inquiétude, qui n'ont pas toujours compris tous mes choix, à qui j'ai confié mes épreuves parfois lourdes. Ils savent tout de la vie paroissiale, des joies, des peines et des épreuves. Les parents de prêtre ont parfois cette lourde mission que de partager les faiblesses de l'Église et souvent d'y être un remède pour permettre à leur fils de continuer la mission. Ils ont été là, ils le sont encore. Merci à eux ! Avec cette fidélité tranquille des familles qui aiment sans condition et sans bruit. Je sais ce que je leur dois. Je ne l'ai peut-être pas assez dit. Alors je le dis, devant Dieu et devant vous.

La manne, dans le désert, ce n'est pas seulement le Pain eucharistique — même si c'est lui, souverainement. La manne, c'est aussi un frère qui appelle, une mère qui prie, un ami qui traverse Paris pour vous retrouver quand vous ne demandez rien. "***Cette nourriture que ni toi ni tes pères n'avaient connue***" — parfois elle a le goût d'un verre de whisky partagé à pas d'heure, quand l'Église déçoit et qu'on commence, lentement, à lui refaire confiance.

Alors aujourd'hui, devant vous, je voudrais simplement dire merci.

Merci à Dieu pour l'appel. Merci pour Chaville et ses douze ans de bonheur ordinaire et extraordinaire. Merci pour le Japon et ce qu'il m'a appris de la petitesse. Merci pour les déserts, aussi, parce que je commence à croire qu'ils m'ont formé, merci pour la manne — celle de l'autel, et celle des visages aimés.

Merci à vous, qui êtes là ce soir. Certains me connaissent depuis longtemps. D'autres me découvrent aujourd'hui. Tous, vous faites partie de cette histoire plus grande que moi à laquelle j'ai eu la grâce d'appartenir. Cette histoire se poursuit aujourd'hui à Sceaux, la joie de Sceaux ce sont ses catéchumènes et néophytes que j'accompagne, ils sont une manne pour la mission à Saint Jean-Baptiste.

Et toi, Seigneur Jésus, tu m'as appris par ta mort et par ta résurrection que le sacerdoce est un chemin d'humanité, une humanité aimée telle qu'elle est, dans ses grandeurs et dans ses fragilités. La séquence de cette solennité du Corps et du Sang de NSJC nous a chantés : "***Nourris-nous et protège-nous, fais-nous voir les biens éternels dans la terre des vivants.***" C'est ma prière pour vous. C'est ma prière pour tous ceux qui m'ont porté sans le savoir. C'est ma prière pour moi.

Vingt ans. Et si Dieu le veut : encore du chemin, encore du Pain partagé, encore cette vie plus grande que la mienne à annoncer — avec mes blessures, avec mes limites, avec ma pauvreté qui est peut-être, après tout, le seul endroit où la grâce a de la place.

Deo gratias. Amen